

ORACLE

STÉPHANE GRÜNENWALD

ORACLE

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Stéphane Grünenwald ; 2021

Couverture : © Sonia Merah ; 2020

Photographie : © Walk Elsass (@walkfotografi) ; 2020

Make-up Artist : © Éloïse Graffin (@artenalized_maquillage) ; 2020

ISBN : 979-10-359-2325-9

À NICOLE ET GILBERT

*Ô Père Serpent,
Neige d'ébène,
Enfant du feu,
Grandis en moi !*

*Par-delà les terres souillées,
Comme un jour sans aube,
Viole les chairs faisandées,
Et insémine mon âme !*

*Par-delà les tombeaux,
De peaux tannées drapés,
Brûle par les flammes,
Le temple du Prophète !*

*Toi, l'Agneau fécal,
Que ton règne vienne,
Que ta destruction soit faite,
Sous l'égide d'Azazel !*

*Mort et Vêpres,
Chaos et Angelus,
Répandez votre noire semence,
Sur ces corps agenouillés !*

*Que les trompettes du Cornu,
Soufflent sur l'Éternelle,
Alors enfin il saura,
Que ton nom est Golgotha !*

*Ô Père Serpent,
Qu'il meure jeune, l'Élu de Yahvé.
La vérité éclatera, l'Oracle s'éteindra,
Maranatha !*

PROLOGUE

INCIPIT SATANÆ

1.

13 juin 2014

Les dernières nuits furent clémentes. En ce printemps jusqu'alors pluvieux, une douceur annonciatrice de l'été semblait s'installer confortablement dans la région.

Seul maître à bord de son vaisseau, confronté à une solitude qui lui seyait finalement bien, il jeta dans sa gorge une dernière rasade de liqueur de sapin pour faire passer le trop-plein de sucre que contenait le biscuit opéra dégusté en dessert.

Au fil du temps, il avait pris goût à l'épicurisme, aux accords stupéfiants, du sucré-salé au croquant-fondant en passant par l'aigre-doux. La framboise et le basilic pouvaient se marier sans rougir dans la farce d'un chapon. Il était également fasciné par la capacité du bœuf Wagyu à s'accommoder élégamment avec l'huître, et un cru du vignoble bordelais pour sublimer ses repas était toujours du meilleur effet.

Repu, il enfila sa robe de chambre et la noua autour de sa taille, songeant qu'à cette heure tardive, un chapitre du « Pauline » d'Alexandre Dumas vaudrait sûrement mieux qu'un ultime passage en cuisine pour y nettoyer le plat à gratin dans lequel il avait un peu plus tôt fait rôtir une caille farcie de foie gras et de raisins secs.

Remettre au lendemain n'était pas dans sa nature, mais si ce plat à gratin ne guérissait pas de ses brûlures demain, il n'aurait qu'à piocher dans les innombrables ustensiles de cuisine que lui avait légués sa mère pour le remplacer.

Chaussé de ses fidèles savates, il monta les marches jusqu'à sa chambre et en chemin, jeta un coup d'œil par la fenêtre au cadre décrépi qui, en journée, propageait une clarté phénoménale dans le séjour.

Dans son jardin, le calme plat, mais cette nuit paraissait différente des autres nuits. La pleine lune était un visage accroché dans le ciel qui lui rappelait que sa solitude pouvait prendre fin à tout instant. Il se sentit observé par ses cratères. D'un seul coup, la maison vide dans laquelle il déambulait se peupla de mille consciences.

Il se glissa entre la housse de lit couleur blanc cassé et la couette duveteuse puis s'emballota dans ce cocon satiné. L'alcool de sapin infusait en lui une euphorie dérangement. Il s'endormit sur le passage le plus intéressant de Pauline – le combat de l'héroïne contre le poison dans les souterrains de l'abbaye –, et rêva.

— T'ai-je manqué, Servus ?

— Oui, Rector.

— Mon serviteur... M'es-tu toujours fidèle ?

— Oui, Rector.

— Crois-tu toujours en moi ?

— Plus que jamais, Rector.

— Alors il est l'heure pour toi de redevenir cette larve servile que tu as toujours été. Cette nuit, je vais mettre l'Oracle sur ta route et il va changer toutes choses. L'Oracle provoquera sa perte.

— Quel est cet Oracle, Rector ?

— Fais-moi confiance et mets-toi en chasse. T’ai-je déjà trompé ?

— Non, Rector.

— Alors suis les étoiles ; elles t’indiqueront la direction du calice. Tu en boiras le contenu et tu aimeras ça. Tu en garderas une relique puis tu me rendras grâce. Dès lors, nous engagerons la lutte finale. Sa fin sera actée.

— Je pensais que c’en était fini, Rector...

— *Ego sum Alpha et Omega, principium et finis*¹. Rien n’est jamais fini. C’est pour lui que je suis revenu.

— Qui est-il ?

— Si jeune... et la lèpre qui dévore déjà sa peau. Il s’est gravé « YHWH » sur le poitrail, là où palpite le cœur. T’en souviens-tu, Servus ? Te souviens-tu de lui ? L’Oracle provoquera sa perte et je te ferai danser sur sa dépouille répugnante.

— Je suis prêt, Rector.

— Alors répudie tes pénates et pars en quête. Maintenant.

Dans son sommeil, il lui sembla incliner la tête en une sorte de révérence inconsciente. Son esprit ne répondait plus de rien. Il ouvrit les yeux, se redressa et posa ses pieds nus sur le parquet, ressentant sur ses talons l’écart entre les lames en chêne massif. Son corps lourd avait laissé un creux sur le matelas. Il savait exactement ce qu’il avait à faire.

Il se leva.

¹. « Je suis l’Alpha et l’Omega, le début et la fin. »

PREMIÈRE PARTIE

IN NOMINE PATRIS

« S'ÉLEVANT VERS UNE PÂLE ILLUSION, DE
CELLES QUI NE DEVIENDRONT JAMAIS RÉELLES,
SUPPOSE, JUSTE POUR UN MOMENT, QUE CE
N'ÉTAIT PAS QU'UN RÊVE. »

AUSTERE

CHAPITRE PREMIER

LILI

1.

13 juin 2014

— Quel putain de connard !

Lili jurait à voix haute sans vraiment s'en rendre compte, marchant seule dans la nuit. Elle était une ombre mouvante qui ne remarqua même pas la laie ronchonne assoupie sur le bas-côté du sentier. Tout ce qui comptait, c'était d'aller loin, très loin de lui, et si cette vie de merde se décidait à la lâcher, alors peut-être qu'enfin, elle deviendrait capable de s'assumer seule.

Mais cette vie-là était harnachée à elle.

Jamais Lili n'avait disposé d'un quelconque sens des responsabilités ; être dépendante était son seul talent. Après toutes ces années, même ses fellations étaient encore approximatives.

Bien que ce soir-là, la dispute ayant éclaté fût plus violente qu'à l'accoutumée – et niveau violence, qu'elle soit verbale ou physique, Lili était rodée –, elle comprenait déjà que Niclas finirait par la retrouver, ou pire encore, qu'elle traînerait quelques jours ses lamentables guêtres dans la forêt avant de revenir à lui, misérable.

Se faire violence, refuser l'idée, aller de l'avant... puis regretter, le regretter, pleurer, le pleurer, et revenir... elle connaissait ce processus par cœur.

Leur journée débuta par un meurtre – un de plus – et s’acheva par un concert. À 6 heures du matin, leur chemin croisa celui de Toni N’Diaye à l’entrée de l’Enzaupark de Pforzheim. Un casque crachait du Lil Wayne dans les oreilles de l’adolescent. Les yeux rougis par la nuit blanche qu’il venait de passer et, accessoirement, par le joint qu’il était en train de fumer, Toni remarqua à peine les deux clodos habillés de cuir et de chaînes qui marchaient vers lui sur le pont enjambant l’Enz. De toute façon, il était prêt ; si ces deux pédales de punks voulaient lui tripoter l’entrejambe de si bon matin, le couteau à cran d’arrêt qu’il dissimulait dans une couture de son veston à trois bandes – le modèle ultra-brillant type sac poubelle – se chargerait de leur rappeler qui est le patron.

Il toisa furtivement le duo et, au prix d’une brève analyse, performance peu évidente à réaliser avec la gueule de bois qu’il trimballait, fit la déduction que l’ébauche d’un décolleté sur un torse aussi squelettique signifiait que l’une des deux pédales n’était en fait pas une pédale mais une pétasse. Par contre, l’autre mec avait un truc menaçant dans le regard. Il avait la gueule du détraqué qui baise son berger allemand. Toni, bien que défoncé, se mit sur ses gardes, juste au cas où. Il était un peu nerveux, et c’était pas son style. Arrivé à sa hauteur, Niclas lui barra le chemin. Dans son dos, Lili se rongait les ongles, les yeux complètement écartés. Toni remarqua des traces d’injections entre ses phalanges osseuses.

— Hé négro ! Ta mère t’a pas appris à dire bonjour ?

— Je baise la tienne, rétorqua Toni.

— Alors tu laisseras bien ton demi-frère tirer une latte, non ?

Toni ne put réprimer un rire désabusé.

— Tu sais pas à qui tu parles, fils de pute de clodo ! Tu marches sur mes terres là et t’as pas demandé ton visa à l’ambassade, alors laisse-moi passer et va donner des croquettes à ta chienne de copine, ou je vous saigne tous les deux !

Il ne fallut qu’un éclair pour que le temps s’arrête. Bourré et défoncé, Toni ne percevait plus les choses à leur vitesse effective. Le clodo venait de faire un mouvement, mais lequel ? Soudain, sa gorge le brûla, comme quand il se rasait à la sortie de la douche sans appliquer de la mousse. Il récoltait alors systématiquement de grosses plaques disgracieuses et irritantes mais sa carnation naturelle limitait les dégâts.

Il passa sa main sous son menton et enfonça involontairement son index dans la plaie que venait de lui infliger le clodo avec son rasoir. Il sentit ruisseler sur sa peau la chaleur moite du sang. Du bout de son doigt, il toucha le cartilage de sa pomme d’Adam et un tuyau sectionné qui pouvait être sa jugulaire.

Ses yeux s’embruèrent. Bien malgré lui, il effectua une gémuflexion devant son agresseur qui, s’il ne se prenait pas encore pour Dieu, n’allait pas tarder à le faire. La main trop tétanisée pour défaire la fermeture à glissière de sa veste, il renonça à toute réaction, sentant l’énergie de la vie s’écouler de ses pores en même temps que la pisse de son urètre, puis il s’effondra.

Niclas contempla la scène avec satisfaction. Il était très fier de la rapidité avec laquelle il venait de laminer la gorge de cette raclure. Ce n’était pas la première fois qu’il tuait, mais l’acte de mort lui donnait à chaque fois bonne mine pour plusieurs jours. Il n’avait plus aucun scrupule.

— T’as tes gants ? demanda-t-il à Lili.

— Je les ai rangés dans ma chatte, répondit-elle avec franchise.

Niclas l'attrapa par une de ses dreadlocks graisseuses et tira sa tête au niveau de son bas-ventre.

— Ça c'est intelligent ! Comme ça tu pourras laisser ta cyprine partout sur ce fils de pute et les flics n'auront aucun mal à nous accuser !

Lorsqu'il la relâcha, il crut lire du regret sur le visage de sa comparse mais c'était impossible ; ce qu'il venait de lui dire était trop technique et elle était trop conne pour le comprendre. Sur quoi il sortit de la poche droite de son bomber en cuir une petite paire de gants en latex noirs.

— Fais-lui les poches et après on se barre !

Les petites mains de Lili flottèrent dans les gants de Niclas. Toni n'avait aucun effet personnel dans les poches extérieures de sa veste ni dans son pantalon. Elle lui écarta les bras façon « Christ crucifié » et fouilla l'intérieur de sa veste avant d'étaler son butin sous les yeux de Niclas : une carte d'identité, le programme froissé d'une soirée dancehall à Ludwigsburg, un couteau à cran d'arrêt, un Zippo « Boys Don't Cry » sérigraphié à l'effigie de Robert Smith, des feuilles à rouler OCB et sept petits paquets en forme de savonnettes emballés dans du scotch vinyle ; sûrement du crack mal cuisiné ou de la résine de cannabis.

— T'avais pas l'air d'être un grand fan des Cure, négro, rigola Niclas en enfonçant la drogue dans ses poches.

Le concert commença à 21 heures. Niclas était aux avant-postes dans la file tandis que Lili tapait la discussion avec une gothopouf qui portait des bas résille troués et un sweat-shirt de Marilyn Manson. Helmut, le patron du hangar « Deadzone » qui servait souvent de salle de

concert et de répètes, se dirigea vers l'entrée du club. Il reconnut immédiatement une tête qu'il ne connaissait que trop bien.

— Je m'attendais à te voir ici, confia-t-il à Niclas. J'imagine que tu vas payer ta place cette fois ?

— Je suis un ami d'Erik de Crucifix Ov Flesh. Tu peux lui demander.

— Niclas, je suis gérant du club. Paie ta place ou je te dégage.

Helmut pesait approximativement cent vingt kilogrammes de barbaque et s'il poussait encore de cinq centimètres, il atteindrait alors la barre symbolique des deux mètres. Ses mains étaient deux grosses escalopes de veau rosées et ses avant-bras étaient couverts de tatouages tous plus engageants les uns que les autres ; des têtes de mort, des flammes, le symbole du biohazard, un succube nu ainsi que le mort-vivant de la pochette d'« Eaten Back To Life » de Cannibal Corpse. Son visage rond était rendu agréable par une belle paire de lunettes et des favoris parfaitement taillés.

À côté de lui, Niclas faisait nabot. Il était morphologiquement quelconque ; ni maigre, ni gros, ni grand, ni petit, mais il se tenait en permanence voûté vers l'avant dans une sorte d'étrange posture de soumission. L'un de ses sourcils était partiellement brûlé et ses paupières tombantes lui donnaient un air abruti, comme un type auquel on confie une calculatrice et qui va essayer de téléphoner avec. Ses cheveux étaient coupés très court autour des oreilles et pas coupés du tout sur le dessus du crâne. Il les portait attachés à l'arrière de la tête, à la manière d'un guerrier scandinave.

— Je suis avec Lili. J'ai pas de liquide mais j'ai mieux.

— Tu as toujours mieux, lui fit remarquer Helmut.

— Approche ta main, murmura Niclas.

Il glissa entre les escalopes d'Helmut deux savonnettes de crack et lui referma le poing de ses deux mains.

— Pour toi. Tu nous laisses entrer ?

Helmut déverrouilla le loquet de la grosse porte en tôle de la Deadzone et s'installa derrière la caisse. Il tamponna un deuxième pentagramme sur la main de Niclas. Le premier ne partait pas au lavage.

La tournée « Hell Devotion », troisième édition, avait débuté depuis un bon mois à travers l'Europe : Copenhague, Göteborg, Tampere, Oslo, Osnabrück, Anvers, Madrid, Pampelune, Toulouse, Berlin, Cologne, Heilbronn et aujourd'hui Pforzheim. L'agence Apocryphe Productions, qui avait organisé cette affiche estampillée « 100% Black Metal », se frottait déjà les mains de cet enchaînement de dates allemandes. En termes de chiffre d'affaires, c'était dix fois plus gros que les dates espagnoles. D'ailleurs, les musiciens aussi préféraient jouer à Berlin devant cinq cents fans en fusion que dans un troquet de la banlieue d'Almeria devant trois pelés, un tondu, deux séropositifs, deux violeurs de bébés, un tatoueur du dimanche, cinq piliers de bar et une chèvre qu'on avait amenée là parce que c'est rigolo.

L'Allemagne était toujours le meilleur moment de n'importe quelle tournée et ce soir, le gratin du Black Metal était réuni dans cette bourgade du Bade-Wurtemberg. Pour Niclas, c'était mieux que Noël ; trois de ses groupes préférés s'étaient entendus pour un spectacle décadent, mélange de sang de porc et de grand-guignolesque. À tour de rôle, les Français de Goat Sodomie, les Allemands de Panzerschwein et les Suédois

de Crucifix Ov Flesh allaient se succéder jusqu'au bout de la nuit dans une ambiance de mort que la première pécore venue aurait fui en courant avant d'appeler la police pour apologie du mauvais goût.

L'obscurité tomba dans la salle avec dix minutes de retard, jetant un voile sombre sur les cent clones vêtus de cuir, de rangers, de treillis et décorés de bracelets cloutés et de cartouchières qui avaient fait le déplacement pour remuer leurs crinières aux rythmes enflammés des riffs de guitares et autres couinements impies.

Des fumigènes vomirent leurs exhalaisons et des projecteurs rouges jetèrent un flot de lumière sanglante sur la scène, dévoilant le décor atypique du premier groupe de la soirée : Goat Sodomie.

Niclas connaissait la réputation sulfureuse du duo, notamment ses tendances au politiquement incorrect – pour ne pas dire son penchant pour le nazillonisme de bas étage –, mais pas encore son sens du spectacle ; plantées sur les pieds de micro, d'authentiques têtes de porcs putréfiées dégageaient une odeur piquante et servaient de refuge à une colonie d'asticots qui grouillaient sur la langue pendante de l'animal. Sur une petite table drapée d'un linge noir trônaient un crâne fendu, deux bougeoirs et un livre ouvert à la page où était représentée une écosphère. Le kit de batterie, lui, était dissimulé par un large drapeau sur lequel étaient dessinés un pentagramme et la tête de Baphomet.

Un leitmotiv macabre à l'orgue dégouлина des enceintes et les deux musiciens entrèrent en scène, leurs torsos nus suintant d'une sorte de ketchup épais et brillant, leurs longs cheveux mouillés et des chaînes métalliques s'enroulant par-dessus leurs bracelets cloutés. On eût dit

deux caniches de Satan échappés du cimetière des vilains-caniches-de-Satan pour faire leurs vilains-cacas-de-Satan sur les planches de la Deadzone.

Le set commença lorsque la boîte à rythmes crachouilla une fréquence insupportable, moins mélodique qu'une éponge détrempée jetée dans une poêle chauffée à blanc. Au premier rang, la putréfaction des têtes de porcs se mêlait aux senteurs d'urine, de naphthaline, de sueur rance et de bière fraîche, et Niclas se demanda combien pesait le prix des têtes de porcs dans le budget de Goat Sodomie. Il apprécia tout particulièrement la prestation transgressive du chanteur – qui lui rappela son propre passé de musicien – et sa manière névralgique de faire le show. Entre deux chansons, il y avait toujours un petit coup de lame de rasoir sur les avant-bras et rapidement, son sang macula la scène. La fin du set tomba brutalement et Niclas applaudit à tout rompre, récoltant en retour un doigt d'honneur. Il ne pensait plus à rien sinon à ce moment de détente qu'il allait prestement auréoler d'un bon pétard à l'extérieur en attendant que Wankulf, chanteur de Panzerschwein et figure incontournable dans le milieu du Black Metal, veuille bien se mettre en place. Il en avait oublié jusqu'à l'existence de Lili.

Quelques minutes plus tard, alors qu'il planait assis sur le bord du trottoir, un joint à la main et son crâne encapuchonné, il entendit résonner les premières notes de « Six Tears Are Flowing To The River » et une rumeur s'élever de la salle. Il se précipita à l'intérieur, aperçut Lili accoudée au bar à tailler la bavette avec une sorte de hipster à lunettes et força le passage jusqu'aux barrières, récoltant au passage un coup de poing dans le dos et des éclaboussures de bière sur son bomber.

Il répondrait au coup de poing plus tard.

Wankulf était là, posté devant son micro, tapant du pied et secouant la tête. Ses longs cheveux noirs humides ondulaient comme autant de petits serpents au rythme des guitares lancinantes. Il sembla presque attendre Niclas avant de vociférer les paroles. Panzerschwein était un groupe du sérail, sans artifices et sans entourloupes, et la réputation austère de sa musique n'était plus à établir.

Aussi, lorsqu'il joua « Schwartz Metal Ist Krieg » en rappel, chacun des cent et quelques spectateurs fut parcouru d'une transe universelle ; tous connaissaient ce tube grotesque, répétitif mais diablement efficace.

Dans la fosse, la tension était devenue presque palpable.

De jeunes écervelés étaient venus spécialement pour foutre le boxon et picoler plus que de leur modeste raison. Niclas sentit le goût du sang lui monter à la bouche alors qu'il se faisait bousculer dans son dos. Non loin de lui, un petit gros se fit porter péniblement par ses camarades et tenta de slamer vers la scène. Il arriva si près du plafond qu'en essayant d'échapper à une main qui lui agrippait furieusement le mollet, il envoya un coup de pied dans le lustre suspendu, faisant exploser une ampoule flamme dont les éclats de verre cisaillèrent trois visages en contrebass. Un début de bagarre éclata et fut naturellement expulsé vers l'extérieur par la frange la plus calme de la foule.

Niclas se serait volontiers mêlé à la joute mais l'arrivée prochaine de la tête d'affiche le maintenait menotté au premier rang. Sa vraie dévotion s'adressait à Crucifix Ov Flesh, un trio de Suédois qu'il avait vu sur scène des dizaines et des dizaines de fois, et pour cause, Niclas avait lui-même monté un groupe dans sa ville natale d'Umeå,

en Suède, aux alentours de 1996. Dans ce microcosme musical scandinave, les deux groupes, fondés à la même période, étaient devenus idéologiquement proches. Ils avaient fait les quatre cents clubs ensemble.

L'un avait bien tourné, l'autre pas.

Rapidement, Erik, le chanteur de Crucifix Ov Flesh, avait distancié Niclas sur tous les plans ; musical, humain et spirituel. En plus d'être un chanteur unique qui avait sa propre conception de la transcendance, Erik était un artiste intègre qui croyait *réellement* en Satan. Pour les autres, Satan faisait partie du folklore du Black Metal et il fallait jouer un rôle mais pour lui, c'était différent ; Satan était une philosophie de vie. Ces notions étaient totalement étrangères à Niclas qui ne se complaisait que dans le vice.

Les spots s'estompèrent et les musiciens déboulèrent, armés de crucifix enflammés qui jetèrent une lueur infernale sur l'assistance. Erik était là, son corps frêle uniquement habillé d'un pantalon slim-fit en simili et d'un veston étriqué et poussiéreux, comme s'il venait juste de sortir de terre. Derrière son maquillage blanc et noir et le sang qui coulait aux commissures de ses lèvres, il adressa un sourire timide à Niclas, un sourire qui contrasta avec l'allure mortifère de son accoutrement.

Les guitares crachèrent soudain des murs de riffs saturés et la foule se mouva massivement dans le dos de Niclas, compressant son torse contre les crash-barrières. Crucifix Ov Flesh était l'équilibre parfait entre les forces obscures du Black Metal, l'art de la mise en scène, la puissance sonore et la promesse d'une grand-messe répugnante. Niclas se sentait intime d'Erik quand celui-ci éructait ses paroles en le regardant droit dans les yeux, et encore davantage lorsque ce dernier l'aspergeait, lui et tout le

premier rang, de sang et d'entrailles de porc.

La première fois, Niclas crut qu'il s'agissait de sang artificiel mélangé à des boulettes de papier mâché, mais l'odeur âcre et la texture visqueuse ne le trompèrent pas longtemps. Quand il réalisa que certaines personnes faisaient les choses *pour de vrai*, une partie du monde factice dans lequel il vivait s'écroula.

Il savoura et récita les paroles de « Lucifer's Hunger » et de « Virginrape » dans le bon tempo, telle une dévote qui compte les « Je vous salue Marie » sur son chapelet. Sur le devant de la scène, les flammes des torches ardentes fichées dans des barbelés léchaient presque son visage. Quelques corps de poupons calcinés jonchaient les planches.

Il y eut encore « Holocaust Fire » en guise de rappel puis quelques saturations avant que Fredrik et Per, respectivement guitariste et batteur, ne quittent la scène de la Deadzone sous les vivats du public. Erik, fidèle à la reconnaissance qu'il manifestait auprès de ses fans, alla serrer quelques mains au premier rang. Arrivé à la hauteur de Niclas, il lui adressa une grande tape sur l'épaule et l'attira à lui pour glisser deux mots à son oreille.

En retrait, Lili apprécia la pinte offerte par le hipster, un peu moins ses avances. Quand elle lui rota à la tronche pour toute réponse à ses propositions lubriques, le hipster détala comme un lapin.

Le show était maintenant fini et elle apercevait Niclas et Erik qui discutaient dans la fosse. Ce dernier jetait de discrets coups d'œil dans sa direction. Elle n'avait jamais pu encadrer ce type. D'ailleurs, le Metal en général ne l'intéressait pas. Elle préférait largement les beats épileptiques de la techno ou les rythmes soyeux du reggae.

Ses tatouages en attestaient : sur le poignet de droite ; « don't drink and drive »¹, sur celui de gauche : « just smoke and fly »².

Niclas retrouva Lili à proximité du bar. Il était en transe et elle détestait ça.

— T'as passé une bonne soirée ? lui demanda-t-il avec du cynisme dans la voix.

— Je me suis fait payer des verres par un très beau barbu. Il s'en est fallu de peu pour qu'on aille pisser ensemble.

Niclas lui empoigna le bras pour la sortir, apportant un soin tout particulier à lui faire volontairement mal. Il avait le regard sombre qu'elle lui détestait, celui indiquant qu'il préparait un mauvais coup.

— Tu fais quoi là ? cracha-t-elle.

— On va retrouver Erik. Monsieur Erik.

— Tu veux pas changer de queue ? J'en ai marre de t'écouter sucer ce clown à chaque fois qu'on va à leurs concerts.

— Il veut te parler.

— Lâche-moi Niclas ! Tu me fais mal ! Qu'est-ce qu'il me veut ?

— Tu vas lui rendre un petit service ce soir, répondit-il froidement tout en la traînant péniblement derrière lui.

Lili était fatiguée, ivre, excédée. Elle en avait marre de se faire traiter comme une merde et se lança dans un exercice de provocation dont elle savait qu'elle n'en sortirait pas indemne.

— Et puis quoi ? Il en a marre de te la foutre dans le cul, c'est ça ? Il est devenu hétéro ? gloussa-t-elle.

Niclas lui adressa un sourire glacial.

¹ & ². « Mieux vaut fumer et voler que boire et conduire »

Derrière la Deadzone s'étalait un modeste parking réservé aux non moins modestes visiteurs du bar. Un petit sentier se dégageait sur la droite et s'enfonçait dans un bosquet si dense que la lune, pleine en ce 13 juin, n'éclairait presque pas. Niclas tira de force sur Lili et s'engagea sur le chemin. Elle avait sniffé trop de cocaïne et ingurgité trop de bières pour se débattre. Quoi qu'il eût l'intention de lui faire, il était en position de force et elle le savait. Après une centaine de mètres péniblement parcourus, Niclas s'arrêta net.

D'un coup de pied à l'arrière des mollets, il balaya Lili qui s'effondra sur le dos. Surprise, elle ne put retenir un petit cri qui s'étouffa au moment où sa colonne vertébrale heurta le sol. Sa vision se troubla. Deux horribles gargouilles vêtues de haillons, le teint fuligineux et un étrange rictus sanglant aux lèvres surgirent de derrière le tronc couvert de lichen d'un bel épicea. L'un lui saisit fermement les poignets, l'autre lia jointement ses chevilles avec une cordelette effilochée. Elle reconnut sans mal Per et Fredrik de Crucifix Ov Flesh.

— Arrêtez, bande de connards ! Tu fous quoi Niclas ? beugla-t-elle.

— Sois tranquille chérie, on est entre amis.

Il sortit le smartphone qu'il avait dérobé à une quadra peu précautionneuse dans une rue de Pforzheim. Il n'avait même pas eu à se montrer violent tant cette BCBG avait pris peur en voyant sa sale gueule. Elle avait bloqué à distance le mode appel mais l'appareil photo HD fonctionnait parfaitement.

Niclas filma la scène en riant de bon cœur.

— Salut Lili !

Elle connaissait cette voix ; la voix chétive et discrète

d'un nabot qui se prenait pour Père Satan et qui aimait se masturber dans de la confiture de myrtilles en imaginant percer des hymens. C'était Erik.

— Vas-y mon pote, elle est toute à toi, déclara Niclas.

Le flash du smartphone projeta une lumière inhabituelle au cœur du bosquet. Per et Fredrik retournèrent vigoureusement Lili sur le ventre et défroquèrent la jeune femme jusqu'au milieu des cuisses. Erik s'approcha d'elle, frappa ses fesses menues et descendit son pantalon slim-fit jusqu'aux chevilles. Il enfila un préservatif rose sans savoir s'il avait plus peur du Sida ou des saloperies de mycoses qui devaient fleurir dans ses orifices crasseux. Il s'agrippa aux triceps de Lili et la chevaucha, constatant qu'il n'avait pas un champ de manœuvre suffisamment ample pour la manipuler comme une marionnette. Cette salope se débattait beaucoup trop, alors il se contenta de la solution de facilité. Il cracha dans la paume de sa main pour lubrifier la capote et enfonça son pénis de taille très modeste dans l'anus grand offert face à lui.

Confortablement installé, il adressa un clin d'œil complice à la caméra, saisit Lili par les cheveux et galvanisa son mouvement de va-et-vient pendant que Per gardait la main fermement plaquée sur la bouche de la jeune femme pour étouffer ses cris. Tel un adolescent face à un mur de poupées siliconées qui s'offrent à lui cuisses ouvertes, Erik éjacula avec allégresse dans cet endroit qui avait l'avantage d'être suffisamment sécurisé pour ne pas risquer de foutre cette connasse enceinte. Un dernier baiser sur l'omoplate de Lili et il se releva.

— Merci ma belle. Satan te le revaudra.

Per et Fredrik relâchèrent leur emprise. Leurs doigts laissèrent d'hideuses plaques bleuâtres sur la peau blême

de la jeune femme. Elle grelottait, à moitié nue, étendue sur la terre meuble arrosée la veille par un orage de juin. Niclas n'avait même pas eu besoin de maintenir Lili au sol le temps que ses agresseurs quittent les lieux ; elle paraissait comme absorbée par les feuilles tombées trop tôt, fixant le plafond de branches qui se courbaient au-dessus d'elle et qui lui empêchaient de contempler la voûte céleste.

Niclas fit disparaître son rictus niais de sa petite gueule de con et sembla presque prendre conscience que le viol ne faisait pas partie de l'abécédaire des bonnes manières en société. Il anticipa déjà la colère froide et silencieuse de Lili, mais l'idée de finir au trou pour l'acte qu'il venait de commettre ne lui effleura pas l'esprit.

Lili s'énervait, c'était une certitude, mais jamais elle ne portera plainte contre lui, que ce soit pour viol ou pour toute autre forme de vice. Elle était perdue sans lui, et voilà maintenant dix ans que cette dépendance durait. Son entrecuisse la brûlait, mais pas autant que son anus qu'Erik avait forcé avec une indécatesse rare.

Encore heureux qu'il n'ait pas une bite de trente centimètres, songea-t-elle.

Son attention se reporta sur Niclas. Elle se redressa sur ses paumes et lui balança une poignée de terre.

— Espèce d'enculé !

— Allez bébé, tu connais Erik. Il m'a demandé un service et j'ai accédé à sa requête, voilà tout. Tu es l'élue, chérie. L'élue d'Erik. C'est quelque chose qui n'arrive qu'une fois dans la vie d'un homme. Même moi je n'ai pas eu cet honneur.

— Dommage qu'il ne t'ait pas demandé de te tirer une balle dans le caisson...

Un ange passa. Niclas fixa les yeux de Lili. Il y voyait de la honte et des larmes. Lili fixa à son tour les yeux de Niclas et malgré tout, elle ne pouvait s'empêcher d'y voir de l'amour. L'amour d'un solitaire que la solitude déprime. De l'amusement, aussi. Du regret, peut-être. Et du vide.

Puis, sans prendre la peine de l'avertir, Lili se releva et lui décocha un coup de poing dans le nez. L'épaisse bague chauve-souris qu'elle portait au majeur lui déchiqueta la chair le long de l'arête. Il tenta vainement de regarder l'étendue des dégâts mais ne réussit qu'à se rendre ridicule au prix d'une sordide loucherie.

La jeune femme détourna les talons et s'en alla vers nulle part.

— N'essaye même pas de me suivre, putain de connard !

Vexé mais trop honteux pour réagir, Niclas eut le rictus de celui qui sait qu'elles finissent toujours par revenir.

Ce n'était pas la première fois qu'elle se disputait avec Niclas, ni la dernière. Combien de temps durerait leur séparation ce coup-ci ? Elle n'en savait encore rien. Une semaine ? Un mois ? Oui, un mois, mais pas plus. Ce serait déjà une performance. Et combien de temps tiendrait-elle avant de s'accroupir dans le creux d'un tronc d'arbre mort, d'y pleurer une nuit entière ? Limitée financièrement, trop fragile psychologiquement pour se démerder seule dans un environnement aussi paisible et inoffensif que la campagne bucolique du Bade-Wurtemberg, elle se savait misérable, totalement assujettie au bon vouloir de son mentor. Aussi, quand la drogue viendrait à manquer, elle irait le rejoindre. Comme toujours. Ainsi allait leur relation depuis bientôt dix ans.

À l'époque, Niclas avait vingt-et-un ans. Lili en avait douze. Il était la plus belle chose qui ne lui soit jamais arrivée. Pour lui, elle était une proie facile, une proie docile. En échange d'une lobotomie en règle, d'un ersatz de toit, d'une boîte de raviolis quotidienne, elle accepta de lui tenir compagnie et de lui pomper le dard quand il l'exigeait, le tout sans qu'il n'ait jamais besoin de lui pointer un putain de pistolet sur la tempe. Tout ça était consenti, libre et clandestin. Détournement de mineure ? Cette fille était un fantôme. Qui irait pleurer son absence ? Ce dont elle avait besoin, c'était de repères. Il aurait ensuite tout loisir d'abuser d'elle. Mais d'abord, il fallait la rassurer...

Il l'avait recueillie au bord d'une départementale dans un état pitoyable ; répugnante et rachitique. Elle boitait bas. Dès qu'elle posa son regard sur lui, elle sut que c'était avec lui qu'elle devait fuir. Quand il lui proposa de porter le sac de fortune qu'elle transportait péniblement, elle refusa. Elle n'avait pas besoin d'un bagagiste, juste d'une épaule. Il enlaça sa taille et elle s'agrippa à la capuche de son sweat-shirt, le temps de rejoindre la tente qu'il avait installée sur les hauteurs de Bad Liebenzell.

Il la conduisit à son campement, dans les bois. Tout se fit dans le silence. En le rompant, Niclas offrit à la jeune femme un nom et une existence.

— Tu peux rester ici le temps que tu veux.

Pour Lili, c'était l'hôtel ; une toile qui la protégeait des averses de mars, des insulations de juillet, des gelures de décembre. Chaque mois de l'année avait son lot d'inconfort dans le Bade-Wurtemberg, et Lili y avait toujours été exposée. Il y avait aussi un réchaud, quelques conserves, des bouteilles d'eau, une corde à linge tendue

entre deux bouleaux, du Mercurochrome et un poste radio qui captait Radio Regenbogen. L'homme qu'elle venait de rencontrer était l'expérience incarnée du camping sauvage mais surtout, il la traitait pour l'instant comme un égal.

Lorsqu'elle retira son treillis de façon parfaitement impudique, Niclas eut la nausée, ainsi qu'une furieuse envie de renouer avec la civilisation moderne et d'expédier cette nana à l'hôpital. Elle ne portait pas de culotte, ce qui n'éveilla en lui aucun sentiment de luxure. Il était hypnotisé par la quantité de cicatrices qui zébraient ses cuisses, ses mollets et ses chevilles. Sur l'intérieur de ses cuisses, deux d'entre elles ressemblaient à de petites étoiles et en dessous de sa rotule gauche, une autre était infectée. Un magma purulent s'en écoulait. Son genou était gonflé comme un ballon de baudruche. Il comprit alors pourquoi elle se déplaçait avec tant de difficultés.

— Tu sais parler ? lui demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

— Qui t'a fait ça ?

— Un morceau de bois avec un clou dedans, articula-t-elle laborieusement. Ses canines étaient partiellement cassées mais ses incisives étaient intactes, légèrement séparées par un espace tout ce qu'il y avait de plus charmant.

— Je n'ai pas demandé « comment » mais « qui » ?

— Je vais être malheureuse avec toi ?

— Pas si tu me racontes qui tu es.

— C'est Papa qui m'a fait ça.

Elle lui raconta son histoire, du moins ce qu'elle en savait. Ses souvenirs étaient flous. Elle avait été abandonnée dans un sac-poubelle, encore chaude du placenta fumant de sa mère dans les bois de Marxzell, et

recueillie par un couple de vagabonds nommés Dmitri et Katia.

Le sang de Niclas ne fit qu'un tour quand elle prononça ces noms. Il connaissait Dmitri et Katia de sinistre réputation ; des marginaux « historiques » de la région dont il fallait se méfier comme de la peste. Il imagina cette fille frêle se faire élever dans des conditions insalubres par ces raclures. Il l'imagina se faire violer par Dmitri. Il l'imagina se faire insulter et frapper par Katia. Il observa encore ses cicatrices et ressentit presque le « morceau de bois avec le clou dedans » s'abattre sur elle et trancher sa chair. Pour la première fois depuis longtemps, il éprouva de la pitié.

Lili confessa qu'elle venait de fuguer, qu'elle aurait donné n'importe quoi pour réussir à s'échapper plus rapidement mais qu'elle en était à chaque fois incapable, n'ayant aucun autre endroit où aller. Elle commença à projeter sa fugue vers ses dix ans, quand le cycle de la vie fit d'elle une petite fille capable de raisonner et de déterminer que les lacérations à la machette n'étaient pas une preuve d'amour ultime. À cette époque, Dmitri, le cloporte qu'elle croyait être son père naturel, lui avait fait la plus horrible confidence qu'une enfant de son âge puisse entendre.

« Orpheline. Tu es une orpheline. À peine deux ans que tu avais quand je t'ai enculée pour la première fois. Moi, j'ai eu cette chance à mes treize ans, et encore, c'était avec un manche à balai. En y repensant bien fort, on aurait dû te balancer dans les égouts ce soir de Noël, quand on t'a trouvée dans les bois. Tu étais moins qu'un animal. Ta vraie mère venait tout juste de te chier, tu étais encore chaude... J'aurais préféré être sourd et ne pas t'entendre

crier, mais ma Kathy a insisté. Maintenant tu sais, orpheline. »

Il lui avait craché ça en plein visage, la main appuyée sur sa gorge de « petite pute à son papa », ses doigts crottés profondément enfoncés dans son vagin. Son haleine empestait le gin bon marché et à quelques mètres de là, la vieille Katia observait la scène en silence, clopant un mélange de chanvre et de champignons, une once de culpabilité dans ses grands yeux vides.

Puis vint Niclas, et avec lui l'éclaircie.

Plus les jours passaient, plus elle se sentait en sécurité avec ce beau gaillard tatoué atteint d'un léger strabisme et d'un défaut de prononciation qui n'était pas le fruit de ses origines suédoises. La vie n'était pas plus luxueuse mais au moins, il la traitait mieux qu'un animal.

Elle repensa à ce passé en arpentant la forêt. Elle repensa à ce chevalier blanc qui avait promis de la défendre mais qui était à son tour devenu son geôlier.

Personne ne lui avait jamais appris le sens du mot « humiliation ». Elle avait de vagues notions de ce qui était bien et de ce qui était mal. Ce que venait de lui faire subir Niclas n'était pas normal, et elle imaginait que c'était la raison pour laquelle elle l'avait frappé au visage. Elle ne regrettait pas son geste. À vrai dire, elle espérait même lui avoir cassé le nez. Elle voulait en finir avec tout ça, avec cette vie qui n'en était pas une. Voler, souvent. Tuer, parfois. S'épanouir dans l'illégalité. Et finir le mois à bouffer la colle des enveloppes.

Mais au fond de son cœur brûlait toujours un fol espoir, et c'était la seule chose qu'elle ne lui avait jamais avouée.

Lili était une éternelle rêveuse.

Elle rêvait de s'échapper, définitivement. Peut-être qu'en dépit de son look atypique – huit piercings de surface entre l'arcade et la joue gauche dont quatre rejetés, de multiples clous fichés dans le cartilage des oreilles, un sourcil rasé, une absence partielle de dents et des dreadlocks couleur mauve emprisonnées dans quelques capsules de bière tordues –, le destin mettrait sur sa route un mari aimant et une situation stable.

Elle savait qu'en cas de miracle, il lui faudrait renoncer à ce look, et elle y consentirait volontiers, car son visage était fin, ses traits délicats. Avec la joie de pouvoir enfin manger à sa faim disparaîtrait ce corps anorexique qu'elle trimballait depuis toujours comme un patibulum. Elle deviendrait alors séduisante, dernière étape avant de changer ce nom de merde dont Niclas l'avait affublée en l'honneur de Lilith, un succube avec laquelle il copulait dans ses fantasmes orgiaques et pseudo-sataniques. Et puis, elle avait les dents du bonheur. Ça allait bien finir par signifier quelque chose.

Elle marchait depuis maintenant deux grosses heures dans le clair de lune en direction d'Engelsbrand. Elle connaissait là-bas une bâtisse à l'abandon dans laquelle elle se sentait comme chez elle. Elle aimait venir s'y réfugier car Niclas ignorait son existence.

La terre était souple sous sa paire de Dr. Martens usée. Il faisait encore nuit mais dans la forêt, les premiers gazouillis montaient crescendo, annonçant l'arrivée prochaine de l'aube. La campagne était tranquille, comme elle l'avait toujours appréciée.

Soudain, de nulle part, un homme surgit.

CHAPITRE DEUX

S.P.Q.R

1.

14 juin 2014

La Via della Conciliazione était à son goût « la plus belle rue du monde ». Il avait remonté à maintes reprises les Champs-Élysées, ainsi périphrasée, mais cette artère ô combien commerciale, balisée de boutiques Guerlain, Zara et Louis Vuitton, ne débouchait sur aucun symbole qui ne le transfigurait comme le faisait la Place Saint-Pierre. Sa vie était là, grillagée par deux cent quatre-vingt-quatre colonnes majestueuses. Elle défilait sous la protection de cent quarante statues de saints, et ça lui était amplement suffisant pour se sentir bien à Rome.

Il s'était rapidement accommodé à l'odeur épicée de la *trippa alla romana*¹ émanant de toutes les bonnes *osterias*² du Quirinale, à ce feu rouge interminable à l'angle de la Via di Porta Castello, à ces machines à café, véritables sculptures chromées rutilantes, et à l'art de boire son café *amaro*³. Rome lui offrait toute la douceur de vivre qu'il avait égarée au plus proche de ses racines voilà bientôt six ans.

¹. Tripes à la romaine.

². Tavernes typiques d'Italie.

³. Littéralement « amer » ; café noir, sans sucre.

Accoudé à la bordure boisée d'une vitrine qui manquait un peu de nettoyage, Esteban Radski était plongé dans un passage extrêmement complexe de l'Ancien Testament.

Son rallongé refroidissait sur la table.

« Je forme la lumière et je crée les ténèbres, je donne la prospérité et je crée l'adversité. Moi, l'Éternel, je fais toutes ces choses. Livre d'Isaïe, 45-7. »

Le barista du Cafè Nero, un homme rustre au rasage approximatif et aux cernes anthracite, le tira de ses réflexions.

— Vous voulez autre chose ?

Esteban observa avec amusement un groupe de religieux sud-américains foncer tête baissée vers la basilique Saint-Pierre.

— Non, merci.

Il régla son café, referma son exemplaire de poche de la Bible et partit en laissant un pourboire sur sa table.

Esteban Radski était un jeune homme séduisant, bien que le port ostensible du col romain et de la soutane lui évitât naturellement un paquet de discussions dont il ne maîtrisait pas la finalité. Fin et élancé, il ressemblait aux autres jeunes de son âge, à ce détail près que le culte du corps n'était pas sa priorité. Ses cheveux étaient sombres, coiffés en brosse, et il parvenait difficilement à dompter l'épi fou qui se hérissait en permanence à l'arrière de son crâne. Son visage harmonieux délimité par une mâchoire puissante se parait d'un nez droit et d'un regard pénétrant. Son père, pour peu qu'il s'en souvienne, le décrivait plus jeune comme ayant « une bonne gueule de banquier ».

Il avait rendez-vous à 10 heures avec Don Falchero dans la salle du Conseil de l'Athénée pontifical Regina Apostolorum, à l'ouest de la ville, et sans surprise, il allait

être en retard.

Bastion de l'enseignement supérieur de l'Église catholique à Rome, l'Athénée pontifical Regina Apostolorum était le point de passage obligé de tout bon séminariste. Pour le rejoindre, il fallait être au fait du réseau des transports en commun de Rome. Heureusement, l'ATAC – l'Azienda Tramvie ed Autobus del Comune di Roma – avait prévu une ligne complète partant de Valle Aurelia, juste derrière la cité vaticane, et reliant les différents pavillons universitaires de la Via degli Aldobrandeschi.

Souvent, en l'empruntant, Esteban songeait que les quatorze stations du chemin de croix du Christ étaient à peine plus pénibles que les vingt-sept de la ligne de bus 892. Pour autant, il était évident que l'UER – Université Européenne de Rome, complexe dans lequel se trouvent le siège et les locaux de l'Institut – n'avait pas à rougir de sa modernité.

Son agencement efficace permettait d'effacer d'une traite la pénibilité d'une demi-heure de bus. Certes, les briques orangées qui faisaient la typicité du bâtiment avaient jauni depuis longtemps, délavées par le soleil, mais une fois passé le grand hall vitré, une atmosphère délicieusement studieuse s'emparait des lieux. Les portraits et autres reliques officielles accrochées un peu partout sur les murs attestaient de cette mixité.

Sur une photo, deux cinquantenaires, l'un en tenue de prêtre, l'autre en costume trois pièces Cerruti, se serraient chaleureusement la main dans un sourire qui paraissait sincère. Au goût d'Esteban, ce genre de brassage fièrement exposé à la vue de tous entretenait le paradoxe que le quidam prêtait à l'Église catholique en visitant la

basilique Saint-Pierre ; « tant de misères dans le monde et tant de richesses dans les églises ».

Esteban aussi, était favorable à la redistribution des biens, mais en tant que membre de ce système, il savait surtout que la plupart de ces biens étaient des œuvres inestimables donc invendables. Il n'en voulait pas aux gens de lui balancer en plein visage les contradictions de son Église. Il se réjouissait même qu'à son époque, certains puissent encore avoir la force de se révolter contre la misère et l'inégalité. Ce mécanisme d'attaque était humain.

Très tôt, l'Athénée pontifical lui avait appris à dialoguer, à argumenter, à justifier, sans jamais oublier dans les moments les plus critiques ce sourire d'apaisement qu'il utilisait mieux qu'un acteur dans une pub pour du dentifrice.

Il s'était pris de passion immédiate pour les cours de philosophie dispensés par Don Mattia, tant l'évêque s'exprimait avec conviction et intensité, captivant à chaque fois son auditoire. Ce vieillard légèrement voûté à la voix de miel et aux sourcils broussailleux occupait depuis six ans une place inestimable dans le cœur d'Esteban. Il avait rendu son acclimatation meilleure en trouvant les mots justes quand le jeune séminariste venait le voir à la fin de ses cours, perdu dans cette nouvelle vie comme l'aurait été un chien battu recueilli par une famille aimante.

Esteban admirait sa patience. Si tous les élèves de l'Athénée s'étaient trouvés dans le même état psychologique que lui, Don Mattia aurait eu vite fait de demander son internement à l'hôpital des Fatebenefratelli, sur l'Île Tibérine. Fort heureusement, chaque séminariste

n'avait pas eu besoin d'un traumatisme pour se sentir frappé par la vocation. Leur premier véritable tête-à-tête demeurait un souvenir délicat solidement enraciné dans les mémoires des deux hommes.

2.

23 janvier 2009

L'après-midi était froide mais lumineuse. Esteban venait tout juste de poser bagage à Rome. Don Mattia le reçut dans la chapelle Santa Regina, au deuxième étage de l'aile ouest de l'Athénée.

— Je ne m'inquiète pas pour vous, monsieur Radski...

L'évêque appelait tous ses nouveaux élèves par « monsieur » ou « madame ».

— Comment savoir si je suis à ma place ici ? demanda Esteban.

— Parce que vous êtes ici, lui répondit Don Mattia avec un sourire qui dévoila un cordon de dents gâtées.

Il marqua une pause.

— Vous savez, monsieur Radski, beaucoup de séminaristes viennent ici pour comprendre le fonctionnement de l'Humain et du Divin, alors même que nous n'enseignons pas cette spécificité. Trop complexe, trop... aléatoire. Nous préférons laisser agir le libre arbitre. La mission de l'Athénée est de créer des penseurs, pas des guérisseurs, et la congrégation des Légionnaires du Christ a toute sa place ici car son but est de rebâtir l'Église par la pensée. Vous avez précisément choisi cette congrégation pour cette raison, n'est-ce pas ?

En guise d'assentiment, Esteban regarda la pointe de ses

souliers comme si c'était la relique la plus importante aux alentours.

— Mais au fond, qui a vraiment choisi ? Est-ce Dieu, ou vous ?

— J'imagine que c'est Dieu... avança Esteban.

— Dieu vous a fait penseur, médiateur, mais celui qui a choisi, c'est vous. En concertation, peut-être, mais quand même. Personne ne vous a mis le couteau sous la gorge, monsieur Radski...

Esteban tiqua. Il releva la tête et détourna son regard vers les murs, observant avec intensité une toile de taille moyenne représentant un Christ au visage émacié en compagnie d'une silhouette sombre et menaçante, ailée et cornue. Celui qui avait peint cette croûte avait une vision assez minimaliste de l'épisode de la Tentation du Christ, mais le symbole était là, sous ses yeux, et Don Mattia ne put s'empêcher de remarquer l'éclair de fascination qui fusa dans les pupilles du jeune séminariste.

— Je sais votre dessein, monsieur Radski, bien qu'en tant que théologien, je ne puis l'approuver.

— Je ressens ces choses, mon père, appuya Esteban, et je ressens aussi le besoin d'utiliser ce don au service de l'Homme. N'est-ce pas la description que vous venez de me faire de la congrégation ?

Don Mattia se froissa mais n'en laissa rien paraître. Ce jeune homme était-il assez adroit dans ses paroles pour lui faire dire le contraire de ce qu'il voulait expliquer ?

— Vous savez, monsieur Radski... J'ai bientôt quatre-vingts ans et je me considère avec beaucoup d'humilité comme un survivant de la vieille école. Si vous croyez en Dieu, vous croyez aussi en Satan, mais le Tentateur n'est pas assez basique pour s'immiscer dans des coquilles

vides. Relisez bien l'Évangile selon saint Marc et vous comprendrez la complexité du ressort qui a poussé le Diable à tenter le Christ. Ce n'est pas aussi schématique que cette peinture.

Ils étaient au moins d'accord à ce sujet.

— Ces gens que vous voulez aider sont des hérétiques. Ils n'ont pas besoin d'un bain d'eau bénite ni de croix mais seulement de dialogue, d'apaisement. Si j'avais dû orchestrer un rituel à chaque fois qu'un profane me traitait de « cureton de merde », je n'aurais certainement pas eu assez de crucifix...

La violence des mots employés par l'évêque rendit Esteban fébrile.

— Le blasphème n'est qu'un symptôme parmi d'autres, objecta le séminariste.

— Oui, avec le délire, le charabia...

— Charabia ? Il s'agit de glossolalie mon père, et même la médecine s'y intéresse...

Un autre silence embarrassant s'installa.

— Connaissez-vous Talleyrand, monsieur Radoski ? Talleyrand disait qu'il existe une chose encore plus terrible que la calomnie. Savez-vous de quoi il parlait ?

— Je l'ignore.

— De la vérité.

— Qui n'est qu'un point d'équilibre entre deux contradictions.

Esteban avait la tête dure et de la répartie. Ce trait de caractère plaisait terriblement à son interlocuteur.

— Alors vous croyez réellement pouvoir sauver ces gens-là ?

— Oui, je le crois. Avec ou sans votre aide.

Don Mattia voyait sa patience s'entamer.

— Je ne vous approuve pas, monsieur Radski, mais vos projets répondent aussi à une ouverture naturelle de notre Église sur la question de l'exorcisme. Vous serez peut-être compétent, peut-être pas, et je n'aurai jamais le recul nécessaire pour en juger, mais je connais quelqu'un qui saura se montrer plus compréhensif que moi.

À ce sujet, n'importe qui serait plus compréhensif que vous.

— Vous avez un nom ?

— J'ai mieux...

L'évêque se mura dans une ultime hésitation.

— J'ai une adresse, finit-il par concéder dans un soupir. Via dei Riari dans le Trastevere, au 68. C'est un ami et collègue qui pratique l'exorcisme. Il s'appelle Reginaldo Falchero. Dites-lui que vous venez de ma part. Si c'est votre volonté et si c'est celle du Très-Haut, il vous enseignera ce que vous voulez savoir. Mais je dois vous avertir, il est très méfiant de l'âme humaine alors attendez-vous à vous faire recevoir sans courbettes. Le Seigneur l'a fait... discourtois.

Au moment où Don Mattia laissa naître un sourire amusé sur son visage, Esteban se leva sans un mot, savourant intérieurement l'objectif atteint. Les deux hommes étaient restés campés sur leurs positions, mais Esteban était sorti vainqueur à l'usure. Lui qui d'ordinaire se montrait influençable et docile avait fait preuve d'un étonnant répondant doublé d'une once d'impertinence. Ça ne lui ressemblait pas mais après tout, il avait eu ce qu'il voulait ; un coup de main et un nom.

— Merci infiniment, mon père.

— En union de prière, toujours, lui répondit l'évêque.

Esteban quitta la chapelle.

14 juin 2014

Dans les couloirs de l'Athénée, Esteban était devenu un visage connu. Il passait parfois pour un original, parfois pour une attraction. Au travers de l'entrebâillement de la porte qui donnait sur l'amphithéâtre, il observa d'un œil amusé les gesticulations de Don Mattia et les visages captivés des jeunes séminaristes, tout juste rosis par le retour du soleil romain. Il était très en retard, et Don Reginaldo Falchero ne manquerait pas de le lui faire remarquer, mais il ne pouvait passer sous le nez de l'évêque sans avoir pour lui une petite révérence. Même si au fil du temps, Esteban était devenu le bras armé du vieillissant Don Falchero, il savait que rien de tout ça ne serait arrivé sans l'aide du non moins vieillissant Don Mattia.

Le cours achevé, les élèves s'empressèrent de remballer leurs notes et ordinateurs portables ; une hâte qu'Esteban mit sur le compte de la réflexion du jour inscrite au tableau noir : « L'Homme est-il une machine à fabriquer les dieux ? ». Il s'imagina avec une ombre de perversion les traits décomposés de ces mêmes élèves lorsqu'ils prendraient connaissance du prochain sujet évoqué dans le programme : « Dieu est-il réellement mort ? ».

Don Mattia faisait de Nietzsche une affaire personnelle. Esteban le savait pour avoir fréquenté ses classes bien avant ceux qui quittaient à présent l'amphithéâtre. Le spectacle que leur offrira l'évêque au prochain rendez-vous ne manquera pas de piment, mais il s'abstint de les mettre dans la confidence et descendit quatre à quatre les

marches craquantes qui conduisaient à l'estrade.

— Quel plaisir de te voir, Esteban ! Comment vas-tu ?

Le tutoiement était devenu la règle au moment où Radski avait quitté les cours de Don Mattia, faute de temps. Il remarqua le soulagement du vieil homme au moment de considérer son ancien élève comme un égal, un confrère, bien que leurs opinions divergeassent toujours autant.

— Bien, mon père. Je ne vais pas vous embêter longtemps, j'ai un débriefing de prévu avec Don Falchero.

— Comment ça s'est passé ? le coupa Don Mattia.

— Hétérodoxie vigoureuse, paranoïa, dépression... et une lame de rasoir à proximité, juste au cas où. Rien qui ne soit de notre compétence. Nous avons pris contact avec un thérapeute qui se chargera de calmer ses crises et qui lui prescrira un traitement adapté.

— Sage décision. L'acharnement n'est donc plus de rigueur.

— Le temps forge la méthode, mon père, et Don Falchero a su me canaliser.

Don Mattia repensa avec nostalgie à la discussion enflammée qu'ils avaient eu sur le banc de la chapelle Santa Regina. Esteban était une brebis égarée et il avait délibérément placé une chandelle sur son chemin. Il avait été un pont entre les ténèbres et la lumière, comme Esteban en avait été un hier, au moment de soigner cette femme frappée de troubles psychologiques et non de possession démoniaque.

L'évêque, rongé par l'arthrose mais préservé de toute maladie incapacitante pour son bel âge, savait que ses heures étaient comptées. Il abordait le dernier virage de sa vie avec la quiétude d'un homme d'une grande piété qui

avait toujours servi avec dignité, même s'il se savait désormais dépassé et conservateur – un trait de caractère qui lui faisait pourtant horreur quand il avait intégré le diocèse de Bergame en 1950. Il avait donné à Esteban l'adresse de Don Falchero dans un élan désespéré de miséricorde, espérant lui faire comprendre que le sens du dialogue et le poids des mots ne suffiraient pas à faire de lui un exorciste. Don Falchero, lui, était investi de ce don, et il était aussi investi d'une sacrée tête de cochon.

4.

23 janvier 2009

Esteban ne perdit pas une seule seconde pour se rendre chez Don Falchero. Vingt-sept stations plus tard, il était de retour à Valle Aurelia. Il remonta la Via Angelo Emo, passa devant Santa Maria delle Grazie – définitivement l'une des églises les moins accueillantes de Rome – et bifurqua Viale Vaticano, la rue longeant l'impressionnante muraille des Musées du Vatican. Pour rejoindre le Trastevere, il allait devoir couper par un coin hautement touristique de la ville : le combo Place Saint-Pierre / Castel Sant'Angelo et son lot de défis tels qu'éviter de marcher sur un sans-abri voûté au sol avec un gobelet, zigzaguer parmi un troupeau d'Asiatiques disséminés sur la Via della Conciliazione ou encore ignorer les Pakistanais qui distribuent des tickets pour des circuits en navettes.

Il stoppa sa marche à l'angle de la Viale Vaticano et de la Via Leone IV pour admirer la représentation pixélisée d'un vaisseau-visage tiré du jeu vidéo « Space Invaders ». L'auteur de cette badinerie était un artiste de rue français

qui, après Paris, Istanbul, Barcelone, Londres, Rotterdam parmi d'autres, avait ciblé Rome avec pour intention d'égayer cette rue morose de la capitale italienne. Néanmoins, personne ne semblait vraiment y prêter attention et à cet égard, une ville comme Londres, qu'Esteban avait visité plus jeune avec beaucoup de curiosité, était très différente de Rome.

L'art urbain y était une religion, particulièrement dans le quartier de Camden, où croiser un *cyber goth*¹ sur échasses était à peu près aussi fréquent que de croiser une sœur sous les colonnes de la basilique Saint-Pierre. Mais dans la Ville Éternelle, la seule religion qui prévalait était une religion, au sens littéral et dogmatique du terme, et Esteban regrettait parfois ce cloisonnement ecclésiastique excessif.

Il arriva sur les bords du Tibre et la densité de touristes chuta tout proche du néant. Bien que bordé de larges berges, personne ne descendait jamais se promener au plus près du fleuve. L'endroit était sale, mal entretenu, il n'avait rien de romantique ou de fréquentable. L'eau avait cette couleur grisâtre, presque cadavérique, propre au teint des fumeurs endurcis. Les arbres morts arboraient pour seules feuilles des sachets en plastique, des paquets de cigarettes vides, des emballages de chips et des préservatifs colorés. Le Tibre donnait une image déplorable de la ville ; une image de saleté, de négligence.

Esteban longea à la hâte les différents segments du Lungotevere – le « Long du Tibre » – pour se retrouver un quart d'heure plus tard au cœur du quartier Trastevere, littéralement « Par-delà le Tibre ». Il marcha quelques centaines de mètres de trop avant de réaliser que la Via dei

¹. Mouvement issu de la sous-culture gothique.

Riari, où logeait Don Falchero, ne pouvait plus être devant lui. Il retourna sur ses pas et s'arrêta à la tombée d'un immense carrefour dont la courbe conduisait en une pente abrupte vers les jardins escarpés du Gianicolo.

Égaré, il allait devoir demander son chemin. Il jeta son dévolu sur la seule victime aux alentours ; une petite mamie lestée d'un sac de provisions contenant du vin, des poireaux, des pommes de terre et deux boîtes de bœuf en conserve. Elle avait les jambes arquées sous sa blouse et portait des bas verts remontés jusqu'aux genoux.

— Excusez-moi madame, savez-vous où se trouve la...

— Je ne signerai pas votre pétition, espèce d'escroc !
beugla la vieille à qui il manquait une chiée de dents.

En recevant une pluie de postillons, Esteban réalisa que de se pencher pour mieux se faire comprendre avait été une erreur tactique. Il se redressa et s'essuya la commissure des lèvres.

— En réalité, je cherche juste mon chemin et...

— Je dois rentrer, je sens la pluie sur moi.

Sur quoi, la vieille détala à petits pas précipités et traversa l'immense carrefour au rouge sans se soucier des voitures qui arrivaient lancées. À son âge, la priorité en toute circonstance était une évidence.

Pas un seul nuage ne vint assombrir le ciel.

Esteban mettait rarement les pieds dans le Trastevere, également appelé « Rive Gauche », et il se souvenait du pourquoi. Il s'agissait d'un quartier populaire, intellectuel, bohème, truffé de cafés littéraires ; un héritage laissé par de célèbres habitants tels que Chateaubriand ou Stendhal.

Il trouva finalement son chemin, aiguillé par une bouchère aux mains maculées de sang séché qui tirait sur

une cigarette devant son échoppe.

La Via dei Riari était une ruelle sordide, sans aucun charme. Seul le soleil scintillant la rendait moins glauque. Des Smart poussiéreuses, véhicules incontournables pour se faufiler dans la dense circulation romaine, s'alignaient le long d'un interminable muret délabré en haut duquel poussait anarchiquement de la mauvaise herbe. Esteban s'étonna de voir cette longue file de véhicules lui tourner le dos. Il aurait pourtant juré voir un panneau « sens interdit » en s'engageant dans la ruelle. De plus, elle n'était pas assez large pour qu'une voiture en croise une autre sans fracasser ses rétroviseurs dans les façades des habitations.

Une petite plaquette de marbre lui indiqua l'entrée du 68. La porte s'enfonçait dans une alcôve d'architecture romane avec une clé de voûte démesurée au sommet. On eût dit l'entrée d'un confessionnal dont le plus dur, avant même d'y confesser adultère, violence et impiété, était d'y pénétrer. Pas de sonnette. Pas d'interphone. Pas de poignée. Il ne songea même pas à se lancer à la recherche d'un heurtoir. Esteban n'eut aucune idée de comment s'y prendre. Il envisagea de jeter des petits cailloux contre l'une des vitres lorsque la providence frappa. Il entendit un déclic et la porte s'ouvrit.

Un homme blond aux traits rugueux, à la mâchoire carrée et aux yeux cruels, apparut dans l'embrasure. L'espace d'un instant, Esteban crut voir la caricature d'un ex-officier de la Wehrmacht mais le port d'une soutane impeccable le tira de sa réflexion. Il en profita pour alpaguer le prêtre.

— Mon père, vous habitez ici ? Je cherche Don Falchero...

— Les gens passent leur vie à chercher Don Falchero.

Il avait un regard glacial et roulait légèrement les « R ». Esteban ne comprit pas le sens de cette réponse. Ç'aurait pu être drôle si le visage de l'homme n'était pas resté figé.

— J'ai besoin de le rencontrer. Je sais qu'il habite à cette adresse.

— J'ignore de qui vous parlez...

Prudent, Esteban recula d'un pas.

— Mais vous venez de me dire que beaucoup de gens le cherchent.

— J'ai dit cela ? Alors pardonnez-moi, j'ai dû faire une erreur, mais entrez cher monsieur, je vous en prie.

L'homme abandonna son air dur et arbora un sourire innocent. Il fit pénétrer Esteban dans le corridor en pierres sombres et se retourna en direction du jeune séminariste.

— J'étais venu parler de Rosemarie et on m'a chassé d'ici. Vous vous rendez compte ? On m'a chassé, moi...

Il claqua la porte sur lui, laissant Esteban seul, enveloppé dans un corridor de silence. Interloqué, ce dernier jeta un coup d'œil par la lucarne. L'homme blond était de dos, immobile, en plein milieu de la ruelle. Sa soutane un poil trop courte révélait des chaussettes vertes.

Drôle de mode, songea Esteban.

Il observa encore l'inconnu quelques instants, convaincu qu'il n'était pas d'ici et qu'il l'avait déjà croisé quelque part.

Le corridor débouchait sur une petite cour intérieure vétuste. Esteban s'y hasarda, découvrant un sol tapissé de feuilles et au centre, une fontaine bouffée par la pollution et les ronces. Les rayons du soleil jetaient une luminosité aveuglante sur ce vestige mais dans cet endroit lugubre, mieux valait être aveuglé par le soleil que par la nuit.

Esteban trouva l'accès aux habitations mais toujours rien qui puisse indiquer que cet endroit n'était pas à l'abandon. L'entrée consistait en une petite porte rabotée qu'il franchit, débouchant sur un vestibule morose. Un escalier en colimaçon, de ceux qui conduisent aux plateformes des plus belles cathédrales, s'élançait vers le plafond étrangement haut de ce vestibule. On était cependant loin de l'escalier de Bramante, et si quelqu'un avait eu la bonne idée de descendre pendant qu'Esteban montait, l'un des deux aurait dû rebrousser chemin.

Il tomba sur une première porte sans nom ni sonnette, évidemment. Le Seigneur lui-même semblait avoir abandonné les lieux.

Esteban frappa. Aucune réponse.

Il gravit une vingtaine de marches supplémentaires avant de tomber sur une seconde porte. La troisième était déjà en vue et son état de délabrement avancé indiquait qu'elle donnait sur les combles. C'était la dernière chance pour Esteban qui remarqua sur une brique jouxtant le cadre de porte une inscription. Griffées dans la roche à l'aide d'un poinçon, les lettres « RF » indiquèrent à Esteban qu'il était arrivé à destination. Il frappa contre le battant à trois reprises.

Des bruits de pas se déplacèrent à l'intérieur, puis le cliquetis d'un judas qu'on ouvre et qu'on referme, puis le déclic d'une clenche qui s'affaisse sur son mécanisme, décrochant une lourde porte de bois de son cadre, sèchement retenue par un entrebâilleur. Dans l'interstice, un œil cerné couvert par d'épais cheveux en bataille manqua d'effrayer Esteban.

— Qui êtes-vous ? demanda l'homme.

— Je m'appelle Esteban Radski, je viens de la part de

Don Mattia.

— Je ne connais pas de Don Mattia.

Il referma la porte et Esteban entendit les pas s'éloigner.

Don Mattia avait dit vrai, ce type était plus que discourtois. Le jeune séminariste se saisit du bloc-notes portatif qu'il gardait toujours dans la poche intérieure de son veston et griffonna quelques mots sur le papier. Il glissa son message sous la porte et aussitôt, le papier lui revint entre les chaussures.

Il se fout de moi, pesta Esteban.

Sentant la colère monter dans sa gorge, il porta les mains à sa bouche et se colla à la porte.

— Écoutez, je ne suis pas venu pour le plaisir de découvrir votre cage d'escalier. J'ai à vous parler ! Je suis séminariste à l'Athénée pontifical Regina Apostolorum et Don Mattia m'a donné votre nom et votre adresse. Il vous connaît alors arrêtez de me prendre pour un idiot et dites-moi simplement que vous ne voulez pas me parler, ce sera plus rapide.

Aucune réponse. Esteban marqua une pause pour se calmer.

— J'ai de bonnes raisons de penser que mon expérience personnelle concorde avec vos méthodes et...

Il ne savait même pas de quelles méthodes il parlait.

Toujours aucune réponse. Esteban devait à tout prix se faire ouvrir cette foutue porte !

— Et que penserait votre père de tout ça ? lança-t-il sans vraiment réfléchir.

Silence, puis un coup sourd s'abattit dans la porte, faisant sursauter Esteban. Manifestement, il avait touché un nerf.

— Va-t'en, démon ! s'emporta l'homme dont la voix

était étouffée par la cloison. *Exorcizo te, Immundissime Spiritus*¹ !

Esteban n'en croyait pas ses oreilles. Ce type était fou. Il récitait le sacramentaire grégorien, le prenant pour un démon venu colporter sur son palier.

— Écoutez, je ne suis pas venu pour vous provoquer et ça ne sert à rien de m'exorciser, je vais très bien !

— Qui es-tu ? Asmodée ? Belial ? Moloch ? Oui, tu dois être Moloch ! Tu m'as enlevé à mes parents à ma naissance et tu reviens me narguer !

Esteban réalisa qu'en voulant faire réagir le prêtre, il avait réveillé chez lui le douloureux souvenir d'un père absent. Ses chances de se faire ouvrir la porte se réduisaient à peau de chagrin.

— Si vous voulez savoir si je suis Moloch ou Asmodée ou Esteban, regardez une seconde, une seule, par le judas. Je vous en prie, Don Falchero...

Après un long flottement, le cliquetis du judas retentit.

Esteban brandissait un rosaire devant la lentille et tenait un exemplaire du Nouveau Testament dans sa main droite.

— Admettons un instant que je sois Moloch... Me serait-il possible de tenir ces objets sans me brûler la paume de la main ?

Pas de réponse.

— Attendez, j'ai encore mieux !

Il se pencha vers sa sacoche, disparaissant du champ de vision grand-angle de Don Falchero et réapparut orné d'une étole blanche croisée sur la poitrine.

On approchait du 25 janvier et de la célébration de la conversion de saint Paul sur le chemin de Damas. Selon les codes des couleurs liturgiques, l'étole portée à

¹. « Je t'exorcise, esprit impur ! »

l'occasion de cet office devait être d'un blanc immaculé.

Ce détail n'échappa pas à Don Falchero. Pour la première fois, l'exorciste baissa sa garde et entrebâilla sa porte. Il ausculta Esteban de haut en bas.

— Je ne puis vous accorder plus d'une demi-heure. Je suis pressé.

— C'est plus qu'assez...

La clenche extérieure s'abaissa et l'entrebâilleur se scinda en deux. Esteban peina à réaliser que Don Falchero lui avait finalement ouvert, tant l'obscurité à l'intérieur de la pièce se confondait avec celle du palier. Il entra, et le vieux parquet grinça d'un ricanement inhospitalier. Esteban tendit une main ferme à cet interlocuteur d'un genre si particulier, ne sachant pas encore très bien comment engager la conversation qui allait changer sa vie.

Don Falchero s'abstint de la lui saisir, se contentant d'analyser le moindre pli dans le visage du jeune séminariste. Enfin, il prit la parole.

— Je vous souhaite la bienvenue chez moi, qui que vous soyez.

— Merci, mon père.

Sur quoi Don Falchero lui présenta le dos de sa main droite ; une main grasse serpentée de grosses veines et décorée de petits poinçons rouges en arc de cercle, comme une vilaine trace de morsure. À son annulaire, une bague encore plus énorme que l'Anneau du pêcheur scintillait dans l'obscurité.

Déstabilisé, Esteban s'inclina, lui attrapa la main et feignit d'y déposer un baiser, comme le voulait l'étiquette. Il sentit le sang colorer ses joues pâles et songea que c'était la chose la plus idiote qu'il ait jamais faite. Satisfait, Don Falchero l'invita à entrer dans les ténèbres.

Il se contenta d'allumer deux des trois bougies d'un chandelier oxydé pour tenir compagnie aux minces filets de lumière qui perforaient des volets troués par les termites.

Se peut-il que l'appartement d'un homme d'Église puisse être si peu lumineux ? s'interrogea Esteban.

Le prêtre avait une carrure imposante. La soixantaine. Des cheveux bouclés et indisciplinés qui commençaient à grisonner au niveau des tempes ainsi qu'une barbe négligée d'une vingtaine de jours mise en relief par des pommettes saillantes et un teint blafard. La sclérotique de ses yeux n'offrait aucun contraste avec son iris. Il avait deux grosses billes d'ébène incrustées dans ses orbites et portait une chemise sombre en raccord total avec la couleur de ses yeux, même s'il y avait peu de chance qu'il l'ait fait exprès. Pas de chaussures. Son logement était à son image : rudimentaire et négligé, et ça puait la clope froide.

Quand Don Falchero lui proposa un café, Esteban s'étonna que le bonhomme puisse connaître l'eau chaude. Il accepta, s'attendant à recevoir le pire jus de chaussette de la galaxie, mais on était à Rome, et le Romain ne triche jamais avec le café.

Bien qu'il fit en sorte de s'installer dans le canapé miteux avec le plus de précautions possible, Esteban ne put empêcher une volute de poussière de s'en échapper au moment où il s'affaissa dans un coussin criblé de petits trous. Don Falchero, lui, prit place sur une modeste chaise en rotin dont le tressage s'effilochait. Il alluma compulsivement une Chesterfield, laissant la cendre tomber en pluie fine sur le parquet et déposa devant Esteban un mug ébréché sur lequel étaient sérigraphiées

les lettres S.P.Q.R.

Café *amaro*, sans sucre.

D'ailleurs, il n'avait pas pris la peine de lui en proposer.

— Comment êtes-vous entré ici ? l'interrogea Don Falchero.

— Un prêtre est sorti de l'immeuble alors que j'arrivais.

Don Falchero s'enfonça dans sa chaise et croisa les jambes, intrigué.

— Un prêtre ? Je suis le seul prêtre à vivre dans cet immeuble. Je suis le seul tout court d'ailleurs.

— Il m'a dit qu'il était venu parler d'une certaine Rosemarie...

— Je ne connais pas de Rosemarie.

— Oui, comme vous m'avez dit que vous ne connaissiez pas Don Mattia...

Le sourire narquois que lui adressa Don Falchero révéla ses dents jaunies.

— Quel est votre nom ?

— Je m'appelle Esteban Radski. Je suis originaire d'Allemagne, d'une petite ville entre Karlsruhe et Stuttgart. J'ai intégré l'Athénée pontifical Regina Apostolorum il y a trois mois en connaissance de cau...

— Et en quoi Don Mattia a-t-il bien pu penser que je vous serais utile ? l'interrompt le prêtre.

Esteban lui raconta son histoire, mais pas *toute* son histoire. Elle faisait partie de lui et il ne le niait pas, mais il espérait toujours qu'au fil du temps, sa mésaventure se métamorphose dans son inconscient en un mauvais souvenir. Don Falchero l'écouta d'une oreille distraite. Il s'occupa à regrouper les cendres sur le sol du bout de son pied nu comme pour mieux pouvoir les ramasser par la suite, chose qu'il ne ferait pas.

Qu'importe, Esteban continua.

— Je connais les positions de l'Église quant à la question de l'exorcisme et je ne veux pas vous causer de dérangement mais je sens ce don de Dieu frémir en moi et vous me semblez la personne la plus à même de pouvoir m'aider à le développer.

— Après le Très-Haut, rétorqua Don Falchero froidement. Je serais un peu fou de vous demander si vous l'avez consulté mais... l'avez-vous consulté ?

Esteban bouillait mais s'efforça de rester diplomate.

Évidemment que je l'ai consulté ! Je ne suis pas venu ici parce qu'il y avait de la lumière. Il n'y en a pas !

— Oui mon père, et je continue de le consulter chaque jour, mais j'ai besoin de réponses. Ma demande va vous sembler folle mais accepteriez-vous de me former au métier d'exorciste, de me dispenser votre savoir ?

Don Falchero se leva brusquement et propulsa sa tasse de café contre le mur à sa gauche. La tasse éclata en mille morceaux, répandant son contenu tiède sur le crépi. Vu l'état du mur, ce n'était pas un coup d'essai.

— Un métier ?! Vous croyez qu'on me paie pour jeter de l'eau bénite sur ces hystériques ? tonna Don Falchero.

Ses yeux noirs étaient devenus plus obscurs qu'une nuit sans lune.

— Regardez ma main ! Vous voyez ces cicatrices ? Vous croyez qu'on me paie pour ces morsures ? Croyez-moi, Radski, ça n'a rien d'un métier et ma vocation n'est pas d'aller récupérer les échardes dans le cul de malades mentaux qui s'y sont enfoncé un crucifix !

Il sortit de la poche de sa chemise un bronchodilatateur et en inspira une bouffée puis alluma machinalement une cigarette. La nicotine se répandit dans ses poumons.

Il se calma.

— Je n'ai même plus la force de croire qu'il s'agit d'une vocation, alors si vous voulez mon avis... déguerpissez ! C'est le meilleur conseil que je puisse vous donner !

Une glaire l'incommodait. Il s'empessa de l'évacuer dans un Colisée miniature qui, accessoirement, servait aussi de cendrier.

Esteban se demanda avec quelle vigueur la vie avait tapé sur cet homme pour qu'il puisse ainsi tourner le dos à tout optimisme. Quelles horreurs avait-il bien pu voir, subir et accepter avant qu'il ne songe à ne plus y croire ?

Pourtant, cet homme restait un prêtre.

Un élu de Dieu.

Un élu impliqué qui dispensait des cours théoriques sur l'exorcisme et sa pratique à l'Athénée pontifical. Un élu qui faisait beaucoup de vagues et qui s'était attiré les foudres des prélats du Vatican. Un élu peu orthodoxe mais dont les chiffres plaidaient en sa faveur. En effet, bien que le nombre exact de « guérisons » était sujet à débat, il se murmurait dans les couloirs de l'université que Don Falchero était l'atout privilégié de Dieu pour contrer les desseins du Malin dans le Latium. Avec toute la fausseté-modestie qui le caractérisait, Don Falchero refusait d'en dire davantage. Ce qui se passait entre quatre murs lors d'une séance d'exorcisme restait entre quatre murs.

— Emmenez-moi avec vous, insista Esteban.

Don Falchero éclata d'un rire sonore qui voulait dire « va te faire foutre ».

— Et où voulez-vous que je vous emmène exactement ? À la Santa Maria della Pietà ?

Esteban ne pigea pas la référence.

L'église Santa Maria della Pietà était un ancien